

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 8 (1978)
Heft: 9

Rubrik: Chercher l'espoir... : le hasard... d'une main tendue!

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un récit inédit de Maurice Métral



Le hasard... d'une main tendue!

Marguerite venait d'être mise à la retraite. Soi-disant anticipée... Pour sa part, alerte, enjouée, en parfaite santé, cette retraite, elle l'eût désirée à la carte afin que, longtemps encore, elle pût travailler dans la manufacture de poterie qui avait été sa seconde maison.

Elle avait soixante ans et des poussières. Mais ne les portait pas! Quelques rides, bien sûr, autour des yeux et de la bouche. Cependant, lorsqu'elle souriait, le parchemin de sa peau recouvrait son élasticité, sa fraîcheur. Sans parler de l'eau de son regard, qui avait toujours vingt ans, comme de la chaleur de ses mains ou du timbre de sa voix.

Marguerite vivait seule dans le petit cottage où, jadis, s'égayaient un homme et deux garçons. L'époux était mort des suites d'un accident de la route, et les enfants, ayant grandi, avaient essaimé ailleurs... Brusquement donc, confrontée à la retraite, qu'elle n'avait point pressentie, Marguerite sentait la solitude l'accabler, l'engourdir. Même ses gestes perdaient de leur vivacité. Allait-elle changer, du jour au lendemain, parce qu'on lui avait pris son travail? Pris son amour pour les choses qu'elle façonnait avec tendresse, réinventant, avec les mains habiles, des applications maternelles...

Non, elle était décidée à réagir, à se rendre utile et à communiquer son enthousiasme. Mais comment? Chercher de l'ouvrage autre part? En vain, du moment que l'on débauchait partout. Et qui voudrait la payer, à son âge? Elle s'efforça alors de collaborer à des œuvres sociales, soit pour aider les malades dans le besoin, soit pour garder les gosses des pauvres. La peine gracieusement offerte lui procurait une satisfaction intense. On se prit à l'aimer, à louer ses bons offices, à relever sa bonne volonté et sa foi en la vie...

Or un jour, le hasard voulut que Marguerite reçoive la visite d'une **bonne âme**, comme on les appelle, qui

s'occupait de **La main tendue**, cette institution qui vise, par l'écoute téléphonique, à encourager ceux qui, dans le désespoir, lancent un ultime appel grâce à l'anonymat de la personne qui attend... le moment de partager une angoisse, un problème, un drame.

Marguerite agréa aussitôt la proposition. Mais elle ne serait pas seulement un numéro. Elle serait surtout un cœur, une âme, une mère. Dès cet instant, elle s'attarda plus longuement chez elle, surtout le soir car, lui avait-on affirmé, c'est toujours la nuit que les désespérés se signalent...

Elle patienta pendant une semaine. Pour rien! A quoi bon du reste se cramponner à cette idée qu'on l'appellerait du moment qu'on lui avait simplement demandé d'être disponible pour le cas où un inconnu souhaiterait lui parler!

Il n'empêche que, dès qu'elle sortait dans la nuit, une arrière-pensée la tourmentait: et si quelqu'un allait l'appeler entre-temps?

Ce soir-là, il était plus de minuit quand le téléphone se mit à grésiller. Marguerite bondit à travers la pièce pour atteindre le vestibule avant le troisième crépitement. C'était une voix d'homme, comme elle l'avait imaginée: anxieuse, grave...

— Vous appartenez bien à **La main tendue**?

— Oui.

L'homme se mit alors à parler très vite, d'abord d'une façon désordonnée, puis plus posément. Dès qu'il gardait le silence ou reprenait son souffle, Marguerite répétait, avec une douceur indicible: — Je suis là...

Et sa main, instinctivement, caressait l'appareil téléphonique comme si la voix, de l'autre côté du monde, eût été un enfant. L'homme raconta sa vie, par le détail, en cascade, à rebours, se confondant, se reprenant, s'excusant. Marguerite n'entendait pas, au vrai, le sens des aveux. Seule l'intéressait l'inflexion de la voix. Elle sentait tout dans les accents d'une tragédie échaudée sur la peur, la révolte et la haine.

Et toujours, dans la pause, Marguerite émettait de sa voix fascinée et chaude:

— Je suis là...

Apparemment, l'homme ne s'intéressait pas à elle, sinon à la certitude d'être écouté par un autre. Et c'était pour garantir cette assurance que Marguerite énonçait de la même voix fraternelle: «Je suis là...»

Enfin, quand le débit de l'homme devint plus calme, presque normal, Marguerite varia son registre pour approuver:

— Mais oui... Mais oui...



Une fleur, c'est déjà une présence... (Photo Y. D.)

Au vrai, elle ne savait pas à quoi ni à qui elle donnait son approbation. Elle agissait par instinct et parce que, à chaque fois, l'homme soupirait comme si, avec cet assentiment renouvelé, son désespoir se fût liquéfié, dissous dans sa respiration.

Soudain, l'homme remercia avant de raccrocher. Il était quatre heures du matin. Marguerite ne bougea pas, comme si, devant le téléphone, elle fût en face d'un homme. Une demi-heure plus tard, l'inconnu rappela. Elle répondit sur-le-champ:

— Je suis là...

La voix de l'homme semblait toute ragaillardie.

— C'est donc pas de la frime, votre histoire... Vous attendiez vraiment que je vous rappelle?

— Mais oui...

— Comment vous vous appelez... votre prénom? Votre prénom seulement...

— Marguerite.

L'homme eut alors, dans la voix, la tiédeur de la gratitude.

— Merci, Marguerite...

Ce fut tout. Enfin, presque tout...

Car le hasard voulut, deux mois plus tard, que Marguerite, surprise par la pluie en rase campagne, fasse du stop, comme une jeune fille... Un chauffeur de poids lourd l'aperçut et l'invita à monter dans la cabine en l'aidant de son bras musclé. Il était grand, large d'épaules, avec un beau profil latin, basané, les cheveux bouclés.

— A-t-on idée, ma petite dame, de se promener sous l'orage dans un coin pareil...

Marguerite se crispa. Cette voix, elle la reconnut aussitôt. Était-ce possible que cette force de la nature, deux mois plus tôt, fût au bord du précipice? Et si l'homme s'était moqué d'elle?

Il se mit à lui raconter son métier, puis sa vie, par bribes. Et elle, toujours inconsciemment, à répéter:

— Mais oui...

Il lui avoua qu'il avait failli se suicider et que c'était grâce à une femme anonyme qu'il avait renoncé à cette extrémité... Pour étouffer un sanglot, Marguerite se mit à tousser. Toutefois l'émotion la trahit à moitié:

— Je suis là... murmura-t-elle.

Il se passa alors chez l'homme quelque chose d'extraordinaire. Il pâlit, stoppa son camion, se tourna vers Marguerite bouleversée, et lui demanda:

— Vous vous appelez comment... votre prénom... seulement votre prénom? Elle mentit en diézant sa voix:

— Lucie...

Les traits de l'homme se détendirent. Il embraya et repartit. Mais il ne parla plus. Il était devenu absent, rêveur, presque nostalgique. Comme le village apparaissait, Marguerite dit:

— J'habite à l'entrée... si ça ne vous fait rien...

Il lui offrit à nouveau son bras pour l'aider à descendre. Sa main s'ouvrit pour la saluer. Marguerite répondit avec le bras levé.

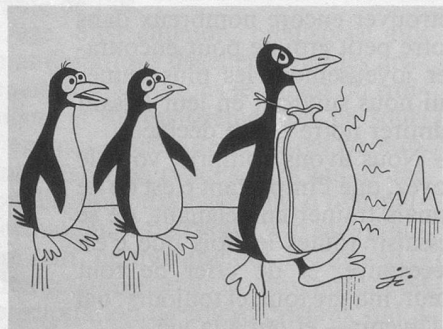
Tous les deux, en quelque sorte, avaient la **main tendue**... L'homme ne vit pas la larme qui débordait la paupière de Marguerite. Et Marguerite n'entendit pas le chauffeur qui répétait dans sa cabine:

— J'aurais pourtant juré que c'était sa voix...

Le soir, Marguerite patienta devant le téléphone. Pensait-elle que, l'ayant reconnue, l'homme la rappellerait? Elle rêvait, elle aussi... L'homme ne se signala plus et, bien qu'elle lognât la route durant ses loisirs, son camion gris ne tacha plus la route asphaltée qui amorçait un virage à cinquante pas de son cottage.

Ce qui pourtant la reliait à lui, et à tous les autres désespérés de la terre, c'était la voix qu'elle prêtait la nuit pour écouter les autres et... partager! Sa manière de tendre une main que personne ne voyait jamais mais que l'on sentait dans sa voix...

m. m.



— Il prétend que c'est un cadeau du commandant Cousteau!
(Dessin de Burnet-Cosmopress)



Solitude

Avez-vous déjà vu le mime Marceau lorsqu'il fait le tour d'une chambre imaginaire en appuyant ses mains l'une après l'autre sur des parois inexistantes? Il palpe ces murs avec un tel art, qu'ils en deviennent réels, quoique invisibles. En le regardant, fasciné, en allant au-delà de son jeu, on éprouve le sentiment que c'est l'infinie, l'éternelle solitude humaine que ses gestes décrivent dans un espace apparemment vide.

Un mur... Oui, un mur enferme chacun en lui-même. On y fait parfois de petites brèches. On ne l'abat jamais. Les poètes, les musiciens, les peintres, tous les artistes s'efforcent de l'ébranler, d'établir une communication aussi vaste que possible avec le reste du monde. Quand ils y parviennent, leurs réussites jaillissent en rayonnantes jublations. Quand ils le tentent vainement, ils chantent leur mélancolie ou éclatent en désespoirs émouvants. Seul l'amour, au sens large du terme, s'élève au-dessus du mur indestructible de la solitude.

La solitude qui frappe le plus l'attention est celle de qui vit physiquement, matériellement seul. Pourtant, ce n'est pas la pire. Plus cruel est le cas de celui qui s'en va, seul et ignoré, au milieu de la foule... Bien pire encore est le sort de ceux qui vivent ensemble, mais isolés, chacun en soi-même, impénétrables à l'autre ou aux autres, et incapables aussi de franchir le mur qui les en sépare.

L'être humain est, par essence, solitaire. Il se peut qu'il ne s'en aperçoive pas: il ne l'en est pas moins. Mais plus il réfléchit, plus il prend conscience de cette amère réalité. Plus il a de choses à exprimer, plus il sent de manière aiguë qu'il ne peut pas totalement s'exprimer: on n'exprime pas l'inexprimable, et l'inexprimable est la quintessence de l'être.

Pourtant, plus une nature abonde en inexprimable, plus elle est riche de

cœur et d'esprit, plus elle déborde le mur de la solitude pour se répandre sur son entourage.

C'est surtout vrai de certaines personnes âgées, appelées à vivre seules, mais qui ont reçu la grâce de dépasser leur solitude. Elles savent bien que la lecture, la TSF, la télévision, entre autres, ne font que distraire. Bien utilement en général, et très bénéfiquement quelquefois, certes. Mais ce ne sont pas là de vrais moyens de briser la solitude. On ne brise pas la solitude. Mais on peut la dépasser. Dépasser sa propre solitude, c'est dispenser autour de soi sa richesse intérieure. Quand on a longtemps vécu, quand on a patiemment cherché et donné un sens à sa vie, quand on a beaucoup aimé et beaucoup souffert, sans se sentir aigri, quand on conserve l'inestimable faculté de s'émerveiller, mais aussi de se révolter contre la misère et la douleur d'autrui, alors on est devenu un ou une solitaire qui surmonte sa solitude. Une telle personne, âgée et seule, peut devenir une sorte de providence dans son milieu. On fait appel à son expérience, à sa sagesse (si péniblement acquise). On lui raconte ses difficultés, ses peines. On lui confie des secrets. On s'appuie sur sa bonté. On use de sa disponibilité. On la choisit comme arbitre. Elle attire les enfants dont elle ouvre habilement les yeux sur les beautés du monde qu'elle a elle-même si longtemps contemplées. Elle apprivoise les jeunes — ces jeunes si terribles parfois, si attachants toujours — en leur épargnant les sermons et les vaines comparaisons, en étant pour eux tout oreilles et tout cœur, en les poussant doucement à la réflexion au lieu de les moraliser.

N'est-ce pas là, quand on doit passer la fin de sa vie dans un foyer vide, un extraordinaire accomplissement? Heureux le «troisième âge» dont le foyer vide n'est pas un foyer mort, mais un havre, pour des êtres qu'une existence souvent dure, parfois cruelle, perturbe douloureusement. Parce que c'est le foyer de quelqu'un à qui les années ont enseigné que la solitude est universelle et inévitable, mais qui a appris à accepter sereinement la sienne, et qui s'efforce d'adoucir celle des autres.

Georgette Dislaire-Golay